

# Maître Eckhart : Le Vertige Mystique contre l'Ordre Établi

**Les Deux Captures du Religieux**

**L'Instrumentalisation Politique**  
(Le cas Maurras)

**Religion close**  
Protège du chaos  
Ordre social et  
identité nationale

**Religion Statique vs Dynamique**

**Mystique**  
Ouvre un élan  
créateur

**La Condamnation de 1926**  
Pie XI condamne l'Action Française pour avoir  
subordonné la foi à la stratégie politique.

Aspect	Religion de l'Ordre (Capture)	Religion du Vertige (Mystique)
Objectif	Cohésion, frontière, identité	Transformation, percée, union
Symbole	La Croix comme drapeau	Le fond de l'âme (Grunt)
Action	Mise au pas et normalisation	Vivre « sans pourquoi »

**La Voie Radicale de Maître Eckhart**

**Le Triple Dépouillement**  
(Les Pauvretés)

- Ne rien vouloir
- Ne rien savoir
- Ne rien avoir
- Receptivité pure

**La « Percée »**  
(Durchbruch)  
Le retour de l'âme à son  
fond éternel, au-delà de toute  
distinction créatrice.

**« Je prie Dieu qu'il  
me délivre de Dieu »**  
Formule eckhartienne appelant à  
se libérer des représentations  
limitées du divin.

## L'ENTRE DEUX

# « Heureux les pauvres en esprit »

*Maître Eckhart, ou la religion comme vertige*

Lucien Lemaire

*L'Entre Deux · Égalières · Juillet 2026*

## Table des matières

Ouverture .....	1
I. Contextualisation : les deux captures du religieux .....	1
Les « racines chrétiennes » comme mot d'ordre.....	1
La leçon de Maurras .....	1
Deux manières de mettre la religion au pas .....	2
Religion statique, religion dynamique .....	3
L'institué et l'abîme .....	3
II. La voie négative : la théologie apophatique .....	4
III. Maître Eckhart, une figure singulière, et sa doctrine .....	5
La figure.....	5
Le procès et la condamnation.....	5
Les grands axes de la doctrine.....	6
IV. Le sermon « Heureux les pauvres en esprit » .....	7
V. Le vertige contre la mise au pas .....	8
Il dessaisit le clerc.....	8
Il refuse la normalisation .....	8
Il ouvre l'abîme.....	9
Pour aller au texte.....	9
Annexe — Le sermon, lecture commentée .....	11
1. Ne rien vouloir .....	11
2. Ne rien savoir .....	12
3. Ne rien avoir — et la percée .....	14

## **Ouverture**

« Je prie Dieu qu'il me délivre de Dieu. » La formule est de Maître Eckhart, dominicain du XIV<sup>e</sup> siècle, deux fois maître de théologie à Paris. Elle scelle l'un de ses sermons les plus vertigineux, celui qu'il consacre à la première des Béatitudes : « Heureux les pauvres en esprit, car le royaume des cieux est à eux. » Sommet de la mystique rhénane, ce texte fut aussi l'un de ceux qui valurent à son auteur d'être condamné par l'inquisition. On n'y entre donc pas sans précaution.

Cette précaution n'est pas seulement doctrinale ; elle est aussi, au sens large, politique. Car invoquer les « racines chrétiennes » est devenu un geste équivoque. Avant de lire Eckhart, il faut dégager le terrain : distinguer l'expérience religieuse de ses captures, et rappeler ce qu'un tel sermon fait au juste, non pas fonder un ordre, mais ouvrir un vertige.

## **I. Contextualisation : les deux captures du religieux**

### **Les « racines chrétiennes » comme mot d'ordre**

Quand on brandit aujourd'hui les « racines chrétiennes », c'est rarement pour appeler à la conversion intérieure ou à l'expérience mystique. C'est le plus souvent pour tracer une frontière, désigner un « nous » contre un « eux », convoquer un héritage comme signe identitaire. Le christianisme y devient patrimoine, ancrage inquestionnable d'un ordre établi, ciment du colmatage identitaire, tout, sauf une expérience, une traversée. On peut aimer la cathédrale sans rien vouloir connaître de ce qui s'y joue, le sermon contre la prière. la croix comme drapeau et non comme témoignage. Cette instrumentalisation a un nom de « non baptême », Charles Maurras.

### **La leçon de Maurras**

Maurras (1868-1952), fondateur de l'Action française, était un athée revendiqué ; ce qu'il admirait dans l'Église, c'était l'ordre, la hiérarchie,

la discipline romaine, la puissance de contenir les passions et de tenir les corps. « Politique d'abord », Le catholicisme était pour lui un rempart contre le désordre social et non un chemin de salut ; il invoquait Rome et se méfiait de l'Évangile, dont le « désordre », les pauvres, les derniers, le pardon sans mesure lui paraissait subversif. Paradoxe éclairant : c'est un athée qui faisait de la religion l'instrument de son projet d'ordre.

Rome ne s'y trompa pas trop longtemps. En 1926, Pie XI condamna l'Action française et mis ses positions à l'Index, précisément parce que Maurras subordonnait la foi à la politique et faisait de la foi un moyen. La censure ne fut levée qu'en 1939. Ce que l'Église frappait alors, ce n'était pas un excès de la foi : c'était son instrumentalisation.

### **Deux manières de mettre la religion au pas**

Retenons de cet épisode une distinction. Le religieux peut être capturé de deux façons. La première l'enferme dans des **dogmes rigides** dont la fonction est moins de dire le vrai que de fonder l'autorité de ceux qui les gardent : la lettre au service du pouvoir clérical. La seconde en fait un **instrument de normalisation et de mise au pas** : un ciment exogène, une cage aux folles pour contenir le message du christ et garantir l'ordre établi. Dans les deux cas, on se sert du religieux pour contenir, rassurer, hiérarchiser, exclure. Dans les deux cas, on lui retire ce qui fait son prix : sa puissance de surgissement.

#### **Maurras, l'Action française et la condamnation de 1926**

Charles Maurras (1868-1952), théoricien du « nationalisme intégral » et fondateur de l'Action française, était un incroyant qui défendait le catholicisme pour des raisons d'ordre : la discipline romaine, la hiérarchie, la fonction de conservation sociale. Son mot d'ordre, « politique d'abord », subordonnait la foi à la stratégie nationale.

En 1926, Pie XI condamna le mouvement et mit ses publications à l'Index, jugeant intolérable cette instrumentalisation de la religion à des fins politiques ; la sanction fut levée en 1939. L'épisode reste le cas d'école d'une religion capturée non par excès de foi, mais comme moyen.

## **Religion statique, religion dynamique**

Bergson, dans *Les Deux Sources de la morale et de la religion*, avait un nom pour cela, « une religion **statique** » : close, conservatrice, née d'un récit mythique, qui maintient la cohésion du groupe et le prémunit contre le vertige. Et de l'autre côté une **dynamique** : ouverte, mystique, créatrice, élan d'amour qui rompt les clôtures. La première rassure ; la seconde inquiète et délivre des illusions. Ceux qui invoquent les racines chrétiennes comme une forteresse se placent délibérément du côté de la première !. Or ce qu'il y a de plus vivant dans ces racines relève de la seconde : la kénose comme ouverture inconditionnelle

## **L'institué et l'abîme**

Castoriadis le dit autrement. Toute société s'institue pour échapper au chaos, au *sans-fond* pulsionnel qu'elle recouvre de significations pour ne pas sombrer dans le désordre entropique. La religion instituée est l'un de ces dômes de bétons jetés sur cet abîme, le cache sexe non travaillé pour masquer, au risque du retour du refoulé, le bouillonnement pulsionnel des egos : elle construit une chappe de béton, un ordre rigide imposé de l'extérieur, bref, de l'hétéronomie. Mais il arrive qu'une parole rouvre le sans-fond et rappelle que rien ne nous fonde du dehors, que nous sommes remis à notre propre vertige. Cette parole est insupportable à tout ordre établi. C'est celle des mystiques. C'est celle d'Eckhart.

Tel est le projet de ce texte : contre les deux captures, clôture dogmatique et mise au pas —, lire Eckhart, c'est retrouver le christianisme non comme instrument d'ordre, mais comme expérience du vertige. Et il n'est pas indifférent que ce soit un tel homme que l'institution cléricale ait précisément voulu faire taire.

## II. La voie négative : la théologie apophatique

La théologie chrétienne a longtemps distingué deux voies d'accès à Dieu. La voie *cataphatique*, ou affirmative, lui attribue des perfections : il est bon, sage, un, parfait. La voie *apophatique* (du grec *apophasis*, « dé-négation ») procède à rebours : elle nie ces attributs l'un après l'autre, non parce que Dieu en serait privé, mais parce qu'il les excède infiniment. Dire « Dieu est bon » demeure trop pauvre, car sa bonté n'est pas la nôtre ; il faut donc dire aussi, en un sens, « Dieu n'est pas bon ». Tout attribut réduit l'essence. La négation ne signale pas un manque, mais un excès que le concept ne peut contenir.

Cette voie a de profondes racines. Platon plaçait le Bien « au-delà de l'essence » ; Plotin, l'Un au-delà de l'être et de la pensée. Elle reçoit sa forme chrétienne chez Grégoire de Nysse, l'infini divin, la « ténèbre » lumineuse où Moïse pénètre, et surtout chez le *Pseudo-Denys l'Aréopagite*, dont la brève *Théologie mystique* fixe la grammaire de toute la tradition. Chez Denys, Dieu est *hyperousios*, « sur-essentiel » : au-delà de l'affirmation et de la négation. La voie négative culmine ainsi dans une négation des négations, on nie jusqu'à ce que Dieu soit « non-être », car il transcende l'opposition même de l'être et du non-être. Le parallèle avec la vacuité chez Nagarjuna est fascinant.

On mesure ce qui la sépare du dogme figé. Là où la clôture rassure en fixant, l'apophasie dessaisit : chaque attribut qu'elle pose, elle l'annule ; elle mène l'esprit au bord du gouffre là où le concept cède. La voie négative est, en elle-même, un vertige, non l'effroi devant le vide, mais l'ouverture d'un espace que nulle prise ne referme.

Eckhart reçoit cette tradition et la radicalise de trois manières. Il distingue d'abord, au cœur du divin, *Dieu* (*Gott*, tourné vers les créatures, trinité de personnes) et la *Déité* (*Gotheit*, fond silencieux, « désert » sans distinction, en deçà même de « Dieu »). Il applique ensuite la négation non plus au seul Dieu, mais à l'âme, appelée à faire le vide de tout ce

qu'elle possède. Il la porte enfin jusqu'au mot « Dieu » lui-même, et c'est le scandale. Vladimir Lossky, dans *Théologie négative et connaissance de Dieu chez Maître Eckhart*, a montré que cette négativité n'est pas chez lui procédé de style, mais l'essence même de sa métaphysique.

### **III. Maître Eckhart, une figure singulière, et sa doctrine**

#### **La figure**

Eckhart de Hochheim naît vers 1260 en Thuringe et entre chez les Dominicains, l'ordre des Prêcheurs. Fait rare, il occupe deux fois la chaire de théologie de son ordre à Paris, privilège que seul Thomas d'Aquin avait connu avant lui : de là son titre de *Meister*, le Maître. Il assume aussi de lourdes charges (prieur d'Erfurt, provincial de Saxe, vicaire de Bohême) et devient, dans la vallée du Rhin, un prédicateur et un directeur d'âmes écouté, notamment auprès des moniales dominicaines et des béguines.

Sa singularité tient à un double registre. D'un côté, une œuvre latine, scolastique et savante, l'*Opus tripartitum* inachevé, les commentaires bibliques, les *Questions parisiennes*. De l'autre, des sermons et des traités en langue vulgaire, en moyen-haut-allemand, où il fait entendre la plus haute spéculation à des auditeurs sans latin. Eckhart forge alors, presque de toutes pièces, un vocabulaire philosophique allemand : il invente des mots pour dire l'abstrait, parmi eux la *Gelassenheit*, le « laisser-être », que Heidegger reprendra sept siècles plus tard.

#### **Le procès et la condamnation**

Cette audace lui vaut, à la fin de sa vie, un procès en hérésie : instruit à Cologne, porté en appel à Avignon. Eckhart se défend en distinguant l'erreur, dont l'intellect est capable, et l'hérésie, qui suppose une volonté obstinée : il peut se tromper, dit-il, non être hérétique. Il meurt vers 1328, avant le verdict. La bulle *In agro dominico* (1329) condamne vingt-huit propositions tirées de son œuvre, dont dix-sept jugées hérétiques et

les autres « suspects » ou « mal sonnantes ». L'ombre en pèsera longtemps sur sa réception.

On retiendra le paradoxe, au regard de tout ce qui précède : celui que l'institution cléricale entreprit de faire taire n'était pas un tiède, mais l'homme qui poussait la parole religieuse au plus vif de son incandescence. La condamnation d'Eckhart est, en creux, l'aveu de ce que redoute tout ordre : une religion qui n'assure plus l'ordre.

Sa redécouverte est un fait moderne : édition de Pfeiffer au XIXe siècle, grande édition critique de Quint au XXe. Hegel l'admire ; le XXe siècle le lit avec passion, Heidegger et la *Gelassenheit*, l'école de Kyoto (Ueda Shizuteru rapproche la « percée » eckhartienne de la vacuité du zen), et en France les travaux d'Alain de Libera, de Reiner Schürmann ou de Kurt Flasch, qui lui rendent sa juste place. .

### **Les grands axes de la doctrine**

Avant d'examiner le sermon, il est utile de rappeler quelques-unes de ses thèses.

**Au centre, le fond de l'âme (*Grunt*)** : il y a dans l'âme un fond qui coïncide avec le fond de Dieu, « le fond de Dieu et le fond de l'âme sont un seul et même fond », une pointe, une « petite étincelle » que rien ne peut combler. Ce fond est aussi **un abîme (*Abgrund*)** : dire le fond, c'est déjà dire le vertige.

De ce fond découle le reste :

- **la naissance du Verbe dans l'âme**, le Père engendre son Fils non seulement dans l'éternité, mais ici et maintenant, au fond de l'âme ;
- **Le détachement (*Abgeschiedenheit*) et le laisser-être**, disponibilité qui fait le vide pour que quelque chose advienne ;
- **La distinction de Dieu et de la Déité**, du Dieu qui crée et du désert sans distinction où l'âme retourne ; enfin le fait de vivre « *sans pourquoi* » (*sunder warumbe*), le juste agit depuis son fond, sans calcul ni récompense, « la rose est sans pourquoi »

### Petit lexique eckhartien

**Grunt**, le fond : ce fond de l'âme qui coïncide avec le fond de Dieu ; aussi **Abgrund**, l'abîme.

**Gotheit**, la Dêité : le fond divin sans distinction, « désert » en deçà du Dieu qui crée (**Gott**).

**Abgeschiedenheit**, le détachement : se dé-prendre de tout pour se rendre disponible.

**Gelassenheit**, le laisser-être : abandon, remise de soi ; repris plus tard par Heidegger.

**Durchbruch**, la percée : retour de l'âme à son fond in-né, au-delà même de la naissance du Verbe.

**Ohne warum**, « sans pourquoi » : agir depuis son fond, sans calcul ni récompense.

## IV. Le sermon « Heureux les pauvres en esprit »

Le sermon prend pour thème la première Béatitude : « Heureux les pauvres en esprit, car le royaume des cieux est à eux » (Matthieu 5, 3). Eckhart écarte d'emblée la lecture ordinaire, la pauvreté comme dénuement extérieur, voire comme humble renoncement. La vraie pauvreté en esprit, dit-il, définit celui qui **ne veut rien, ne sait rien, n'a rien**. Trois pauvretés, ordonnées selon une radicalité croissante.

- **Ne rien vouloir**, d'abord. Renoncer à sa volonté propre pour accomplir la volonté de Dieu n'est pas encore la vraie pauvreté : c'est encore vouloir quelque chose. Le pauvre véritable est vide même de la volonté d'accomplir la volonté de Dieu ; il est aussi quitte de tout vouloir qu'il le fût lorsqu'il n'était pas encore, avant d'exister.
- **Ne rien savoir**, ensuite. Il ne sait rien, pas même que Dieu agit en lui. Vivre si dépouillé qu'on ignore vivre « pour soi » ou « pour Dieu », libre jusqu'au savoir de l'action divine.
- **Ne rien avoir**, enfin, la plus vertigineuse. Tant qu'il reste en l'homme un « lieu » où Dieu puisse opérer, il n'est pas encore pauvre. La pauvreté parfaite, c'est d'être si vide que Dieu lui-même n'y trouve plus de place à part : que l'homme ne soit plus le lieu de l'œuvre de Dieu, mais que Dieu soit son propre lieu.

C'est ici qu'Eckhart prononce sa formule la plus scandaleuse : « **je prie Dieu qu'il me délivre de Dieu** ». Comprenons : « Dieu » désigne encore

le principe en tant qu'il se rapporte aux créatures. Or l'âme, en son fond, est plus ancienne que cette relation ; elle appartient à la Déité sans distinction. La *percée* (*Durchbruch*), au-delà même de la naissance du Verbe, est ce retour de l'âme à son fond « in-né », là où elle est ce qu'elle était de toute éternité, une avec l'Un, en deçà de toute distinction.

On comprend pourquoi ce sermon inquiéta : il paraît dissoudre la distinction entre la créature et le Créateur, suggérer un incréé dans l'âme, verser dans le quiétisme. Bien lu, il fait tout autre chose : il conduit la logique de la grâce et de l'union jusqu'à son terme. La pauvreté n'est pas passivité, mais réceptivité pure, le vide sans lequel rien ne peut advenir. Eckhart le sait, et il avertit son auditoire : que celui qui n'a pas compris ce sermon ne s'en tourmente pas, car tant qu'un homme n'est pas égal à cette vérité, il ne peut l'entendre. Manière de dire qu'un tel texte ne se comprend pas d'abord : **il se devient**.

## **V. Le vertige contre la mise au pas**

Reprenons alors le fil de la contextualisation. Si le sermon d'Eckhart est l'antidote des captures du religieux, c'est pour trois raisons précises.

### ***Il dessaisit le clerc***

L'union qu'il décrit se fait *sans milieu* (*âne mittel*), sans intermédiaire : nul appareil, nulle médiation ne s'interpose entre le fond de l'âme et le fond de Dieu. Une religion qui dit cela ne peut fonder aucune autorité de gardiens, car elle place l'essentiel là où nul gardien n'a prise. On voit pourquoi elle dérange.

### ***Il refuse la normalisation***

Vivre « sans pourquoi », c'est agir hors de tout calcul, donc hors de tout dressage : le pauvre en esprit ne se laisse ni acheter par la récompense ni tenir par la peur. Sa liberté n'est pas indiscipline, mais absence de pourquoi, elle échappe par le haut à ce qui voudrait la mettre au pas.

## *Il ouvre l'abîme*

La percée est un vertige : celui de la liberté que Kierkegaard reconnaissait au fond de l'angoisse, « le vertige de la liberté » —, celui du sans-fond que Castoriadis voyait sous toute institution. Ce que la pauvreté d'esprit demande, la phénoménologie de Maldiney l'a nommé après elle : une *transpassibilité*, cette disponibilité extrême à ce qui ne peut être ni prévu ni voulu, où l'événement peut enfin surgir et la forme émerger.

Dès lors, que faire des « racines chrétiennes » ?

Non pas un mur, non pas un drapeau, non pas un instrument de mise au pas, mais une source de vertige. Les invoquer honnêtement, ce serait accepter d'être délivré même de l'idole « Dieu », consentir au dessaisissement qu'exige le sermon. C'est l'exact contraire du geste maurrassien, qui garde la coquille de la religion, l'ordre, la hiérarchie, l'identité, et en jette le noyau : le feu qui brûle et anéantit les clôtures.

Voilà pourquoi nul ordre, clérical ou politique, ne pourra jamais tout à fait domestiquer un tel texte. Un sermon qui ne se comprend pas mais se devient ne se laisse ni codifier en dogme ni enrôler en mot d'ordre. Sa pauvreté est son indépendance ; son vertige, son don. « Heureux les pauvres en esprit » : heureux ceux que rien ne tient, car à eux seuls s'ouvre l'espace.

## **Pour aller au texte**

**Traductions françaises.** Jeanne Ancelet-Hustache, *Sermons* (Seuil / Points, 3 vol., numérotation Quint ; notre sermon porte le n° 52) ; Alain de Libera, *Traité et sermons* (GF-Flammarion), avec une introduction éclairante.

**Études.** Vladimir Lossky, *Théologie négative et connaissance de Dieu chez Maître Eckhart* ; Émilie Zum Brunn et Alain de Libera, *Maître Eckhart. Métaphysique du Verbe et théologie négative* ; Reiner Schürmann, *Maître*

*Eckhart ou la joie errante ; Kurt Flasch, Maître Eckhart. Philosophe du christianisme. Sur les enjeux abordés en contexte : Henri Bergson, Les Deux Sources de la morale et de la religion ; Cornelius Castoriadis, L'Institution imaginaire de la société.*

## Annexe — Le sermon, lecture commentée

Plutôt que l'intégralité du sermon — la traduction de Paul Petit (1942) reste protégée par le droit d'auteur —, voici une **lecture commentée**, resserrée sur les trois pauvretés. À chaque étape, un cadre indique le passage à insérer depuis l'édition, sous le régime de la courte citation : le commentaire qui l'entoure lui donne son assise et sa justification pédagogique.

**Le texte.** Maître Eckhart, « De la pauvreté en esprit » (*Beati pauperes spiritu*, Matthieu V, 3 ; prédication 87 Pfeiffer / sermon 52 Quint), traduction de Paul Petit, Gallimard, 1942.

Le pauvre véritable, pose Eckhart au seuil du sermon, est celui qui **ne veut rien, ne sait rien, n'a rien** — trois dépouillements que voici, dans l'ordre de leur radicalité.

### 1. Ne rien vouloir

Non pas conformer sa volonté à celle de Dieu — c'est encore vouloir —, mais être aussi vide de volonté qu'avant d'exister. Eckhart remonte à la cause première, cet avant de la création où, dit-il, il n'avait pas de Dieu ; et lance l'image de la mouche que Dieu même, en tant que Dieu, ne suffirait pas à combler. Le fond de l'âme excède Dieu comme origine des créatures : le dessaisissement porte plus loin que la volonté pieuse.

.....En premier lieu, j'appelle un homme pauvre : qui ne veut rien. Certaines gens n'en comprennent pas correctement le sens : ce sont les gens qui, au milieu des œuvres de pénitence et des exercices extérieurs, ne font pourtant que maintenir leur être particulier. Que de tels hommes soient considérés comme grands, que Dieu les prenne en pitié ! Ces hommes s'appellent saints d'après l'image qu'ils fournissent, mais du dedans ce sont des ânes, car ils ne saisissent pas le sens profond de notre vérité divine. Ces gens disent aussi : un homme pauvre est celui qui ne veut rien. Ils l'interprètent ainsi que l'homme doit être ainsi fait qu'il ne cède jamais à sa volonté, à aucun égard, mais il doit s'efforcer de suivre la sainte volonté de Dieu. Ces hommes ne sont pas méchants en cela, car leur intention est bonne ; nous devons même les en louer ! Que Dieu les garde dans sa miséricorde ! Mais je dis à bon droit : ces gens ne sont pas des pauvres, ni semblables intérieurement à de tels hommes. Ils se passent pour grands aux yeux de ceux qui ne connaissent rien de mieux. Pourtant je dis : ce sont des ânes qui

ne comprennent rien à la vérité divine. En raison de leur bonne intention le royaume des cieux peut, peut-être, leur être accordé, mais de la pauvreté dont je veux maintenant parler, ils ne savent rien !

.....Maintenant, quand on me demande ce qu'est donc » un homme pauvre qui ne veut rien « , je réponds ainsi : aussi longtemps que l'homme a quelque chose vers quoi sa volonté est dirigée – et même si sa volonté est de remplir la volonté bien-aimée de Dieu – un tel homme n'a pas la pauvreté dont il s'agit ici. Car cet homme a encore une volonté, avec laquelle il veut satisfaire à la volonté de Dieu ; et ceci n'est pas encore ce qu'il faut. Car, pour être vraiment pauvre, l'homme doit être aussi vide de sa volonté créée qu'il l'était quand il n'était pas encore. Et je vous dis, par la vérité éternelle : aussi longtemps que vous avez la volonté de remplir la volonté de Dieu et que vous avez un désir quelconque – même vers l'éternité, même vers Dieu – vous n'êtes pas vraiment pauvres ! Car seul est un homme pauvre : celui qui ne veut rien, qui ne connaît rien, qui ne désire rien. Quand j'étais encore dans ma cause première, je n'avais pas de Dieu, je m'appartenais à moi-même ! Je ne voulais rien, je ne désirais rien, car j'étais là un être sans détermination et me connaissais moi-même dans la vérité divine. Là je me voulais moi-même, et je ne voulais rien d'autre : ce que je voulais, je l'étais, et ce que j'étais, je le voulais. Ici je me tenais vide de Dieu et de toutes choses. Mais quand je sortis de cette libre volonté qui était la mienne et reçus mon essence créée, par là j'eus aussi un Dieu. Car avant que les créatures ne fussent, Dieu n'était pas Dieu : il était ce qu'il était ! Et, de même, quand les créatures devinrent et commencèrent leur essence créée, il n'était pas en lui-même » Dieu « , mais dans les créatures il était » Dieu « . Eh bien, nous affirmons que Dieu, simplement comme il est Dieu, n'est pas le but final de la création et ne possède pas une plénitude d'essence aussi grande que celle qu'a en Dieu la plus chétive créature ! Et si nous supposons qu'une mouche ait de la raison et puisse, au moyen de la raison, s'efforcer vers l'abîme éternel de l'essence divine dont elle est sortie : nous disons que Dieu, y compris tout ce qu'il est en tant que Dieu, ne pourrait même pas donner à cette mouche de quoi se réaliser et se satisfaire ! C'est pourquoi prions qu'il nous soit donné d'être libres de Dieu : saisissons la vérité et faisons usage de notre éternité ! Car les âmes sont égales aux anges les plus hauts, là où j'étais et voulais ce que j'étais, et étais ce que je voulais. – C'est de cette manière qu'est pauvre celui qui » ne veut rien « .

## 2. Ne rien savoir

Vide, cette fois, de toute représentation de Dieu. La béatitude, dit Eckhart, ne repose ni sur le savoir ni sur l'amour, mais sur un « quelque chose » dans l'âme qui ne vit que soi – comme

Dieu. D'où la thèse coupante : Dieu n'est ni un être ni une raison. L'apophase se retourne sur celui qui connaît.

.....En *second* lieu, un homme pauvre est celui qui *ne sait rien*. Nous venons d'exposer que l'homme doit vivre comme s'il ne vivait pas, ni pour lui-même, ni pour la réalité, ni pour Dieu. Nous arrivons maintenant à quelque chose de nouveau et nous disons : l'homme à qui cette pauvreté doit échoir, il faut que soit vrai de lui tout ce qui était vrai de lui quand il » ne vivait en aucune manière, ni pour lui, ni pour la réalité, ni pour Dieu « . Il faut donc qu'il soit en outre si libre et si vide qu'aucune représentation de Dieu ne soit plus vivante en lui. Car quand l'homme était encore dans la nature de Dieu, *en lui* ne vivait pas encore un *autre* : tout ce qui vivait là, il l'était lui-même. C'est pourquoi nous disons que l'homme doit être aussi vide de tout savoir propre qu'il l'était quand il n'était pas ; et qu'il laisse Dieu créer ce qu'il veut et se tienne pur de toute détermination, comme quand il sortit de Dieu !

.....Il faut ici que nous nous occupions de la question : sur quoi repose en première ligne la béatitude ? Quelques maîtres ont dit qu'elle reposait sur l'amour, d'autres enseignent qu'elle repose sur la connaissance et l'amour ; et ils ont déjà plus près du but. Mais nous disons qu'elle ne repose ni sur la connaissance ni sur l'amour : mais un quelque chose est dans l'âme, et de ce quelque chose jaillit la connaissance et l'amour. Cela ne connaît pas soi-même, ni n'aime — ce qui est l'affaire des puissances de l'âme. Qui le trouve, il a trouvé sur quoi repose la béatitude. Cela n'a pas d'avant ni d'après et n'attend pas que quelque chose survienne, car cela ne peut devenir ni plus riche ni plus pauvre. Et de même il lui faut aussi nier avoir eu connaissance en soi de quelque chose qui fût d'abord à accomplir. C'est : éternellement la même chose, qui ne vit que soi-même — comme Dieu !

.....En ce sens, je dis que l'homme doit se tenir quitte et vide de Dieu, il ne doit pas se livrer à des pensées ou à des représentations sur ce que Dieu » opère » » en lui » ! Ainsi l'homme peut posséder la pauvreté.

.....Les maîtres enseignent que Dieu est un être, et un être raisonnable, et qu'il connaît toutes choses. Mais moi je dis : Dieu n'est ni être ni raison, ni ne connaît ceci et cela ! C'est pourquoi Dieu est vide de toutes choses : et c'est pourquoi il est toutes choses. Or, qui doit être pauvre en esprit, il faut qu'il soit pauvre de tout savoir, comme quelqu'un qui ne sait ni ne se représente absolument plus rien : ni Dieu, ni les créatures, ni lui-même. L'homme ne se trouve donc pas en situation de chercher à connaître » l'être de Dieu » ou à se le présenter. — Ce n'est que de cette façon qu'il peut être pauvre en savoir !

### 3. Ne rien avoir — et la percée

Le plus radical. Tant qu'il subsiste en l'homme un « lieu » où Dieu puisse agir, il n'est pas encore pauvre : il faut que Dieu soit lui-même son propre lieu. Écartant l'objection de la grâce — le mot de saint Paul —, Eckhart prononce la phrase qui a fait scandale :

« ... *je prie Dieu qu'il me rende quitte de Dieu !* » — **M. Eckhart,**  
**trad. P. Petit, 1942**

L'âme est alors cause d'elle-même, au point que, sans elle, Dieu même ne serait pas Dieu. C'est le seuil de la **percée** (*Durchbruch*) : au-delà des anges, elle reconquiert ce qu'elle fut de toute éternité. Ici culmine l'article — nul ordre, clérical ou politique, ne tient devant un dessaisissement si total.

.....En troisième lieu, un homme pauvre est un homme qui *n'a rien*. On a affirmé maintes fois que la perfection consiste à ne rien posséder des choses extérieures de cette terre ; et ceci est en un certain sens tout à fait juste : quand on prend ce fardeau volontairement sur soi. Mais ce n'est pas ce sens que j'ai dans l'esprit.

.....J'ai dit précédemment qu'un homme pauvre était *celui* — non pas qui veut accomplir la volonté de Dieu, mais qui vit de telle façon qu'il est aussi vide de sa volonté, mais aussi de la volonté de Dieu, qu'il l'était quand il n'était pas. Cette pauvreté, nous l'appelons » la *plus haute* pauvreté « . — Secondement, nous disions qu'un homme pauvre est *celui* qui ne sait rien des œuvres de Dieu. Quand on est aussi vide de tout savoir et de toute connaissance que Dieu est vide de toutes choses : c'est » la *plus pure* pauvreté « . — Mais la troisième est » la *plus prochaine* pauvreté » dont je vais parler désormais, à savoir celle-ci que l'homme n'a rien.

.....Maintenant prêtez sérieusement attention ! Je l'ai dit souvent, et de grands maîtres l'ont dit aussi : » L'homme doit être si vide de toutes choses et de toutes œuvres, aussi bien intérieurement qu'extérieurement, qu'il puisse être pour Dieu un lieu particulier où Dieu puisse agir. » Aujourd'hui nous disons autre chose. A supposer que l'homme se tienne réellement vide de toutes choses, de toutes les créatures, de lui-même et de Dieu, et soit ainsi constitué que Dieu trouve ne lui un lieu où il puisse agir, nous disons néanmoins : aussi longtemps qu'il y a en l'homme quelque chose de tel, il n'est pas pauvre dans la » plus prochaine »

pauvreté. Car Dieu n'a pas en vue avec ses œuvres que l'homme ait dans son intérieur un lieu où Dieu puisse agir. Mais ceci seulement est pauvreté d'esprit : quand l'homme se tient si vide de Dieu et de toutes ses œuvres que — si Dieu veut agir dans l'âme, il lui faille justement alors être lui-même le lieu où il agit. Et comme il le ferait volontiers ! Car Dieu trouve-t-il l'homme parfaitement pauvre, le voilà qui souffre lui-même son action. Là il est un lieu particulier de son action. Même s'il est ici une action dirigée *en lui-même*. Ici, dans cette pauvreté, l'homme atteint à nouveau l'être éternel qu'il a été, qu'il est maintenant, et en tant que tel il vivra dans l'éternité.

.....Alors se présente une objection tirée des paroles de saint Paul : » Tout ce que je suis, je le suis *par la grâce de Dieu*. » Et *notre* discours plane haut au-dessus de toute grâce — comme au-dessus de la connaissance, de la volonté et de tout désir ! La réponse est : la parole de saint Paul n'est qu'une parole de Paul ; qu'il l'ait prononcée sous l'influence de la grâce, ce n'est pas le cas ! La grâce, en effet, n'opérait en lui que ceci : que son être se parfit dans *l'unité elle-même*. Ici s'épuise son ouvrage ! Mais du moment que la grâce suspendait son activité, Paul, naturellement, redevenait celui qu'il était.